La Gazette de Sorel.

JOURNAL DU DISTRICT DE RICHELIEU.

G. I. Barthe, REDACTEUR.

Abonnement \$2 par an

J. Cheveret, IMPRIMEUR.

Protestation d'un Célibataire.

La législature californienne ayant été saisie d'un projet de loi tendant à frapper d'un impôt spécial les hommes non mariés, un des contribuables menacés par cette mesure, adresse au *Bulletin de San Francisco* la protestation semi-sérieuse, semi-humoristique, que voici :

"J'ai lu dans le compte-rendu d'une séance de l'assemblée à Sacramento, il y a une quinzaine de jours, qu'un membre de corps d'Etat proposait de lever un impôt direct personnel sur les célibataires, au profit du fonds des écoles. Depuis ce moment, j'ai attendu patiemment que quelqu'un de l'honorable confédération à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir prit la parole pour la défense de notre cause : personne ne s'étant levé, je vais dire ma pensée.

"Il me semble que les célibataires sont imposés et molestés outre mesure. Nous payons pour l'éducation des enfants des gens mariés, nous payons pour la construction et l'entretien des maisons de correction des enfants des gens mariés, nous payons pour l'entretien d'un asile de lunatiques à l'usage des femmes des gens mariés.... C'est de mille manières que l'impôt indirect nous atteint, et cela au profit de gens dont nous ne partageons ni le bonheur ni les privilèges. Pourquoi ? C'est d'une injustice manifeste, criante. Comment, l'argent que je destine à mes plaisirs de célibataire, uniquement parce que je n'ai ni femme ni enfant, doit passer de ma poche dans celle de l'Etat, pour l'éducation d'enfants dans la paternité desquels je n'ai rien à faire ! Que celui qui s'est donné le luxe d'une épouse soit imposé en conséquence, à la bonne heure ! Pourquoi aussi, moi qui ne fume pas, qui ne bois pas de vin, qui ne monte pas à cheval, qui ne passe d'une multitude de caprices ou de fantaisies, paierais-je au fumeur un cigare, au buveur une bouteille de vin, au gentleman rider un cheval ?... Il n'y a pas plus de raison pour ceci que pour cela.

"Les célibataires ne sont-ils pas d'utiles citoyens ? Dans quelle proportion la marine et l'armée se composent-elles d'hommes mariés et de célibataires ? Ce n'est donc pas assez de payer au gouvernement général un impôt de sang par la conscription ? Ceci, d'ailleurs, fait notre éloge, j'en conviens ; oui, nous sommes en ce moment plus utiles au pays que les gens mariés ; c'est sur nous que le gouvernement compte pour sa défense de nos institutions et de celle des foyers des gens mariés.

"Dependant, quelle flatteuse que soit cette appréciation, est-elle juste ? Je ne vois pas pourquoi la vie d'un célibataire ne serait pas aussi précieuse à l'Etat que celle d'un homme marié ; je ne comprends pas pourquoi nous devrions notre sang et notre argent pour l'entretien d'un ordre de choses dont nous ne profitons pas.

"Que de petites tyrannies dont nous sommes victimes et dont il faut nous débarrasser, uniquement parce qu'elles nous viennent des femmes ! Entrons dans un omnibus, avec nos plus beaux habits, une femme arrive, s'assied à côté de nous, étale ses crinoline

plaines de boue sur nos genoux, amène trois enfants avec elle, un au sein et deux autres qu'elle place en avant ou sur nous, avec leurs museaux et leurs mains barbouillées de jus de réglisse, de sucre de pommes, de confitures, etc. La voiture est-elle pleine, une femme entre, nous nous levons le plus souvent pour lui faire place. A pied, dans la rue, nous nous détournons du chemin propre et marchons dans la boue pour la laisser passer.

"Tout cela n'est pas assez ! Je maintiens qu'en nous imposant, uniquement parce que nous sommes célibataires, le gouvernement agit avec autant de justice que s'il nous obligeait seuls à l'usage des timbres sur les actes que nous faisons.

"Qu'a-t-on pour but en agissant ainsi ? De nous contraindre au mariage et de créer par là une position aux femmes qui n'en ont pas ?... Quel abus !... Et moi, si pour des raisons physiques personnelles je me trouve impropre au mariage, outre mon malheur on me... ceci est trop fort. Est-il un autre pays au monde où l'on fait payer à l'homme le luxe de vivre seul ?

"Je demande une chose : qu'on retourne la question et qu'on impose aussi les vieilles filles, fussent-elles boiteuses et... je m'arrête. Dans son discours d'inauguration, le gouverneur Low s'est annoncé comme opposé à toute législation particulière ou spéciale, repons-nous sur lui.

UN SOLITAIRE

Sauvé des griffes d'un Tigre.

Dans le désert de Kalagari, dans l'espoir de trouver de l'eau, je marchai environ une heure, dit M. Paul Juillerat.... Au moment où, après m'être désaltéré avec des délices, je me disposais à revenir sur mes pas et à annoncer à la caravane assoupie ma précieuse découverte, à une portée de fusil de la source où je venais de me rafraîchir, et du côté opposé, j'avisai un tigre de la plus belle venue.

Élégalement étendu sur le sable, il se léchait les pattes avec tout le soin et toute la propreté que les chats les plus civilisés apportent ordinairement à leur toilette.

Toute tentative de fuite ou de défense était impossible. J'essayai d'un stratagème qui réussit quelquefois, dit-on, surtout vis-à-vis des ours. Je m'étendis la face contre terre et je fis le mort. Quelques secondes s'écoulaient ainsi, quelques pleines d'inévitables angousses. Aucun signe ne m'avertissant de l'approche de mon ennemi, je me hasardai à lever la tête ; le tigre venait de m'apercevoir et prenait son élan ; en quelques bonds il m'atteignit ; se mit à me flâner du crâne aux talons ; puis, désireux de compléter son examen, il me retourne avec ses pattes, toutefoix sans me blesser.

Je m'efforçais à une immobilité absolue, je retenais mon souffle. Le sin-pessa, à plusieurs reprises sur mon visage et l'embrasa.

Cette investigation le convainquit sans doute que j'étais de ruse, et que je n'étais pas un morceau à dédaigner,

car ses crocs s'attachèrent à ma ceinture, et me soulevèrent avec autant de facilité que le chat fait du la souris.

Incapable de réunir deux idées, glacé par la terreur, j'eus cependant la force de recommencer mon âme à Dieu. C'était moins une prière qu'un élan à la fois instinctif et religieux ; après quoi j'attendis qu'il plût à mon maître de me lâcher et de me mettre en lambeaux.

J'éprouvais à la ceinture une pression violente ; mais ma chair n'était que meurtrie, le sang n'avait pas jailli. La Providence m'exauçait-elle ? Vœux-elle ainsi à mon secours ? Je n'en doutai pas, et cette pensée me rendit quelque peu à moi-même. L'animal continuait à me tenir en l'air, et regardait tantôt à droite, tantôt à gauche, comme pour s'orienter.

Tout à coup il s'élança devant moi avec une prodigieuse impétuosité, et je fermai les yeux.

Je ne les rouvris que lorsqu'il se fut arrêté. Il me posa assez doucement la terre et se coucha contre moi ; ses deux pattes de devant pesaient sur ma poitrine, et semblaient dire : Tu m'appartiens ! Je lui appartenais, en effet ; j'étais à sa merci, et dans ce désert sans bornes, loin de toute habitation, de tout secours, le bras de Dieu pouvait seul me délivrer.

Pendant cette première étape dont je n'avais nullement mesuré la durée, et qui était peut-être la dernière, le sentiment de la vie s'était éteint en moi presque complètement. Dès que je touchai le sol, je ressentis un véritable soulagement. Ce qui me surpris, c'est que ce tigre ne m'eût pas encore dévoré.

Étais-ce défaut d'appétit ? Était-ce raffinement de gourmandise ? Préférait-il la chair mortifiée à la chair fraîche ?

Aujourd'hui que le péril est loin de moi, je plaisante. Au milieu du désert et sous le regard sanglant de mon farouche compagnon, d'effroyables tortures morales m'assaillaient. Celles d'un condamné à mort attendant l'heure du supplice doivent, ce me semble, leur être à peine comparables.

Si je trompe. S'il est coupable, celui-ci en endure de plus atroces encore, qu'enfant indubitablement son crime. Le poids de son forfait écrase sa conscience. La misère ne m'en reprochait aucun. Les griffes du tigre le plus furieux ne labouraient que le corps périssable. (elles du remords font saigner l'âme immortelle.)

A ce temps d'arrêt, que j'aurais voulu prolonger, succéda une seconde étape qui me parut moins insupportable que la précédente. Ce n'était pas que je m'habituaisse graduellement à ce mode de locomotion. Malgré la vigueur de ses jarrets et de sa mâchoire, cette course prolongée dans le sable fatiguait visiblement mon tigre. Ses bonds devenaient moins fréquents et moins allongés, et je craignais, avec quelque raison, qu'un prochain relais il n'éprouvât le besoin de se restaurer.

D'ailleurs, nous touchions peut-être au but qui se proposait d'atteindre. Peut-être aimait-il mieux me manger dans son repaire par conven-

nance et par habitude, et afin de ne perdre aucun relief de mon individu ? Peut-être m'appartient-il à de petits tigres affamés ? Ces trois hypothèses étaient également désespérantes.

Cette seconde course fut suivie à son tour d'un autre repos, pendant lequel je m'emhardis jusqu'à me mettre sur mon séant. Un coup de patte énergique me rejeta sur le dos et m'ôta toute envie de recommencer, d'autant plus qu'un grognement sourd et significatif l'accompagnait.

Dans un lointain assez distinct se dressait un énorme point noir qui ne pouvait être autre chose qu'une forêt. C'était de ce côté que nous nous dirigeions. Là devait être le terme de mon voyage et de mon agonie.

Le tigre me reprit pour la troisième fois dans sa gueule avec la même délicatesse, et reparti. Sa respiration était plus bruyante, son galop plus saccadé et plus lourd. Selon toute apparence, peu d'instants me séparaient de la mort. Loin de me troubler et de m'abatire, son approche me rendit la mémoire et éclaircit mes idées. Je me souvins et j'oubliai.

J'oubliai le tigre, ses dents meurtrières auxquelles j'étais attaché, et qui tout à l'heure pulvérisait mes os et se rougissait de mon sang. Je me souvins du bien que j'avais négligé de faire, de la brièveté de cette vie et de la durée infinie de l'autre. Je songeai à ma mère, front couronné de cheveux blancs, vieilliesse vénérée et vénérable.

A ces pensées, mes yeux se mouillèrent de larmes. Malgré mon désir de me soumettre à la volonté de la Providence et d'accepter ses arrêts sans murmure, je quittais ce monde à regret. Je m'attachais d'autant plus à l'existence que je sentais plus près d'en être violemment exilé. Ses déceptions, ses chagrins, ses malheurs, ses tourments disparaissaient ; je ne me rappelais que ses fleurs et ses parfums. Mourir sans la force de mes parents et de ses amis, mais encore de toute creature humaine, sans une parole de consolation, sans un serrement de main sans un adieu, mourir sous la dent d'une bête féroce, vous en conviendrez, c'était horrible.

Pourquoi douter de la miséricorde de Dieu ! Ne pouvait-il pas me sauver contre toute attente, contre toute probabilité, contre toute possibilité ? L'histoire de Daniel dans sa fosse aux lions me revint à l'esprit. Quoi ! que je ne prétendisse faire aucun rapprochement entre le prophète juif et moi, ni assimiler ma foi chancelante à la sienne, j'y pouvais cependant une force et une espérance dont je ne me serais pas supposé capable quel que temps minutes avant.

Le tigre venait le s'arrêter encore. Soit lassitude de sa mâchoire, soit par accident, soit ve intention, au lieu de me poser féliciteusement à terre comme les autres fois, il me lâcha tout d'un coup. J'roulai sur le côté droit, et un corps dur me heurta assez rudement.

Dieu prenait pitié de moi. Il se servait de cette chute et de choc, fortuits en apparence, pour me rappeler que je n'étais pas tout à fait sans défense, et qu'un moyen le salut, bien chan-

ceux à la vérité, me restait encore. Je fouillai dans mon gousset, et j'en tirai un petit pistolet que, dans mon trouble, j'avais complètement oublié. Tandis que je l'armis avec précaution je fus saisi de nouveau par les crocs de l'obstiné quadrupède et notre course recommença avec une nouvelle furie.

Quelle implacable qu'il fut, mon oppresseur ne m'avait pas garotté. Mes membres étaient libres. Suspendu à quelques pouces du sol, je pris de cette façon le pistolet dans ma main gauche, et j'allongeai la droite entre les deux pattes de devant du morne animal, de manière à toucher la région du coeur. La rapidité de la course en précipitait les battements, et, pendant quelques secondes, je le sentis bouillonner sur la paume de ma main. Bien ébloui alors sur l'endroit où il fallait frapper, je repris le pistolet dans ma main droite ; je pouai légèrement le canon sur le poil du miroité coureur qui s'essouffait, j'appuyai le doigt sur la détente, je me recommandai à Dieu : le coup partit. Le tigre ouvrit la gueule dans une suprême convulsion, et s'affaissa sur lui-même sans pousser un seul rugissement. La mort avait été instantanée.

J'étais sauvé !

MESAVEURE D'UN PREDICANT.

Depuis plusieurs mois un individu nommé John Shippy, faisant profession de mormonisme, parcourait la partie occidentale du Canada, allant de village en village et de ferme en ferme, prêchant et faisant de nombreux prosélytes. Il était beau parleur, et s'imposait sans grande peine à la crédulité d'une population généralement ignorante et superstitieuse ; aussi avait-il recruté des centaines d'adeptes, dont le nombre grossissait tous les jours. La propagande devint si sérieuse que le clergé s'en émut et entreprit de combattre pied à pied, à l'église et au dehors, l'influence croissante de l'émissaire des Saints Célestins, trop ardent pour ne pas accepter la guerre ouverte qui lui était ainsi déclarée, résolut de faire un éclat, et provoqua son plus rude adversaire, le doyen Duncan, ministre baptiste, à une conférence dans laquelle seraient publiquement débattus les principes de la foi chrétienne. Le doyen, pressé par de nombreux amis impatientés de voir ce défi répété chaque jour, plusieurs semaines durant, dans le journal *Planet* de Chatham, l'accepta à la fin. La ville de Chatham, fut choisie de commun accord comme lieu de rendez-vous, et le duel oratoire fut fixé aux jeudi, vendredi, et samedi de la semaine dernière.

Une foule immense était réunie. *Saint Shippy* parla le premier et occupa toute la journée du jeudi ; on l'écouta avec attention. Le lendemain, ce fut le tour du doyen Duncan, qui rétorqua les arguments développés la veille, et, comme c'est un homme d'une grande éloquence, il prit l'avantage sur son adversaire, dont les actions étaient considérablement en baisse à la fin de la séance. Enfin,

le samedi, après un débat des plus animés, la foule, enflammée d'une sainte colère, se leva irritée et fit entendre des menaces redoutables. La police parvint pourtant à calmer un moment l'effervescence ; mais à un signal donné, des pierres, bâtons, des projectiles de toute sorte lui furent lancés à la tête, et la crainte seule de blesser les dames, qui étaient en grand nombre dans l'assistance, arrêta cette lapidation qui pleuvait dru comme grêle. Encore une fois *Shippy* fut sauvé par la police, qui entreprit de le conduire en lieu de sûreté ; mais il était dit qu'il ne devait pas passer la porte sans recevoir des marques frappantes de l'irritation publique. A peine les agents de la police l'avaient-ils accompagné jusqu'à un milieu de la salle que la multitude, faisant un troisième et dernier effort en voyant sa proie lui échapper, l'arracha des mains de ses protecteurs, et cette fois, lui administra sans ménagements la plus rude charge de coups de pieds et de coups de poings qu'un homme puisse porter sans succomber. On ne voulait pourtant pas la mort du pêcheur, et on l'aida, tout ahuri, bafoué, contusionné, à retrouver la porte, d'où il eut grand peine encore à regagner son logement, au milieu des huées des femmes et des enfants.

Ainsi finit cette conférence mémorable, qui, du reste, il faut le dire à l'honneur de la ville de Chatham, a eu ce résultat moins en raison de l'intolérance de la population qu'à cause de la personnalité même de l'individu. On venait d'apprendre, en effet, que l'homme qui n'avait pas craint de provoquer un des ecclésiastiques les plus honorables du pays, était un relaps des prisons canadiennes, où il avait subi plusieurs années de détention avant de prendre rang parmi les *Saints*.

AUX CULTIVATEURS.

UN GROS PORC.

Il y a en ce moment à New-York un porc âgé de trois ans et demi, qui est probablement le plus phénoménal que l'on ait jamais vu sur le marché. Il est né chez M. John W. Copeman, dans le comté de Cayuga, et a été engraisé par M. A. B. Buhlan, de Dryden, comté de Tompkins, Etat de New-York. En mai 1863, il pesait 1120 livres, 1249 en septembre, 1276 en octobre, 1340 au commencement de décembre et enfin il est arrivé au poids fabuleux de 1,500. Il va être exposé publiquement avant d'être transformé en canicoussons. C'est un mélange de races Leicester et Suffolk, légèrement croisé de Berkshire.

FAIRE DU BON BEURRE EN HIVER.

La difficulté que l'on rencontre dans la fabrication du bon beurre en hiver, éprouve nombre de personnes en les faire l'essai, et si on en a fait l'essai, cette qualité de beurre blanc inférieure, que l'on obtient, n'est pas de nature à tenter les connaisseurs. Nous croyons qu'un peu de jugement sain et de soins, peuvent remédier à tous les défauts, et nous

faire obtenir un bon beurre riche, suffisamment coloré, pour nous engager à le manger, et cela, sans faire usage de matières étrangères.

1°. Il faut que la vache soit bonne laitière, et très bien entretenue. Laissez lui prendre un peu d'exercice quand il fait beau, donnez lui une bonne étable bien chaude. Ne la laissez debout ou couchée dans un lieu humide ou sur une litière sale et trempée. Que sa peau soit tenue propre et brossée au moins, une fois par jour, et lavez son pis avec de l'eau froide, que vous aurez soin de bien assécher avant et après chaque traite.

2°. Pour la nourriture, elle doit être riche et surtout mêlée de tourtière de graine de lin, de betteraves à sucre, carottes, patates ou navets, selon qu'on peut se les procurer, et surtout apporter la plus grande régularité dans les heures des repas. Il serait encore bien plus profitable de cuire les aliments que l'on donne, à la vapeur. Dans tous les cas on doit leur servir leur ration de racines avec du son ou du gruë délayés dans de l'eau chaude. L'eau ne doit pas non plus leur être glacée.

3°. Quand au lait, mettez-le au feu de manière à l'élever à une température de 80 degrés ; brassé-le en chauffant, après l'avoir fait chauffer, gardez-le dans un local dont la température ne descend pas plus bas que 60 degrés. Laissez-le reposer pendant 24 heures avant que d'écroûter, conservez la crème à la même température jusqu'à ce que vous soyez prêt à la brasser et elle vous donnera, pensons-nous, un bon beurre. Faites attention cependant, qu'il n'y a rien de plus aisé au monde que de gâter le meilleur beurre, si on en conserve, soit le beurre, soit la crème dans une atmosphère imprégnée d'un air mauvais et impur. Une propreté absolue doit être observée, et toute odeur de cuisine doit être soigneusement évitée.—*L'Agriculture.*

DRESSAGE DU CHIEN DE CHASSE.

Quand votre chien aura trois mois, faites-le faire chaque matin une petite oraison devant un perdreau en fermé dans une cage, ou bien encore devant la grille qui protège les lapins domestiques.

A six mois, conduisez-le dans la pleine, le cordeau et le collier de force au cou, et faites-le arrêter des canilles vertes.

Lorsque le chien aura un an, prenez un permis de chasse et passez votre fusil en bandoulière. Si votre chien est de bonne race, il arrêtera tout de suite.

Si l'on rompt l'arrêt, s'emporte et court après les perdreaux, saisissez-le dans l'arrière-train d'une vingtaine de grains de plomb.

Il est rare qu'on soit obligé de recommencer cette correction.—*La Presse.*

Si vous voulez être bien servi, servez-vous vous-même.

Cette maxime, qui peint toute l'inférence d'autrui et toute l'importance pour l'homme qui a conçu une

FEUILLETON

DE

La Gazette de Sorel.

du 27 Février 1864.

LA MALEDICTION.

1.

Il y a une quinzaine d'années, dans un dîner que nous donna certain personnage fort connu dans la diplomatie européenne, ma curiosité fut vivement excitée par un des convives, que notre amphitryon avait présenté sous le nom de M. de Taler. Quelqu'il fut encore jeune et plein de santé, c'était un homme tout à fait exceptionnel, car il professait à l'égard du vin une abstinence inexplicable et entièrement digne du plus fidèle observateur des prescriptions du Coran.

M. de Taler était d'ailleurs un parfait gentilhomme et provoquait la sympathie dès qu'on était entré en relations avec lui. Nous ne tardâmes pas à devenir amis, et j'appris qu'il était Hongrois, et officier au service de l'Autriche.

Mais il ne m'avait jamais fait d'autre confidence, relativement à son passé. Le jour où je reçus sa dernière visite, il me remit un manuscrit de vingt-cinq ou trente pages, entièrement écrit de sa main.

—Je quitte la France demain, me dit-il ; peut-être ne nous reverrons-

nous jamais. Ce manuscrit renferme la confession de ma vie : lisez-le, et si dans un an je suis encore de ce monde, je viendrai le reprendre de vos mains ; si, au contraire, à cette époque, vous recevez la nouvelle de ma mort, alors je vous autorise à faire de cette confidence tel usage qu'il vous plaira.

Je pris l'engagement que me demandait ce singulier homme. Nous nous serrâmes encore une fois la main, et lorsqu'il partit, je me surpris à écouter avec une émotion étrange le bruit éloigné de ses derniers pas.

Après son départ, je m'enfermai chez moi et je passai deux heures à lire ce qui suit :

Le comte Karol Remewicz était un Magyare de la plus ancienne noblesse. Il possédait d'immenses domaines héréditaires, augmentés encore au siècle dernier par la reconnaissance de l'impératrice Marie-Thérèse, pour laquelle le père du comte Karol avait fait des prodiges de dévouement pendant la guerre de Sept-ans.

Retiré dans ses domaines, il y vivait en seigneur féodal et consacrait tous ses soins à l'éducation de son fils unique, dernier rejeton d'une race illustre.

L'enfant était né faible, maladif ; il avait hérité du tempérament nerveux et impressionnable de sa mère morte en lui donnant le jour. Le comte au contraire robuste et sanguin, vrai type des rudes barons du moyen-âge, aurait désiré un héritier qui lui ressemblât, et quoiqu'il aimât tendrement le petit Franz, précisément mé-

me parce qu'il l'aimait plus que tout au monde, il ne négligea rien pour le refondre d'après son idéal.

Ses vœux furent exaucés en partie : à dix ans, Franz montait un cheval fougueux, tirait le pistolet, faisait des armes, mais il ne savait pas lire encore, et le plus humble petit paysan de ses domaines était un clerc auprès de lui.

Cette éducation toute physique eut un avantage. Elle raffermi le tempérament de Franz, le fortifia et conjura la sinistro destinée qui semblait écrite sur son berceau.

Mais l'âme ne se transforme pas aussi facilement que le corps, et celle de Franz demeura telle que Dieu l'avait faite, d'autant plus revêue et impressionnable qu'on l'avait entièrement abandonnée à elle-même.

L'amour d'une mère avait manqué à son enfance, ce fut une privation qu'il ressentit vivement et à laquelle il ne put jamais s'habituer. chose singulière, car on ne se sent ordinairement privé que de biens dont on a joui, et j'ai dit plus haut que la mère de Franz était morte en le mettant au monde.

Mais l'instinct de sa nature aimante et tendre appelait cet amour qu'aucun autre ne remplaça. L'âge ne fit que développer en lui ce besoin d'une affection féminine auquel la mère donne satisfaction pendant les bienheureuses années d'innocence.

Pour tout dire, en un mot, Franz se sentit amoureux de très bonne heure ; sa sauvagerie naturelle s'en avertit encore. Pendant des journées entières, il errait seul dans la campa-

gne, et ne s'arrêtait que le soir, épuisé de fatigue, hâve et pâle, l'œil brillant de fièvre, écoutant avec des battements de cœur les huiles vois du soir dans la campagne endormie.

Son père reconnut bientôt le mal qui le minait, et comme Franz dépe-riait tous les jours, le vieux Magyare, inquiet pour l'avenir de son gendre, résolut de couper le mal par la racine.

Il entreprit l'initier son fils à la vie sérieuse ; l'associa à ses travaux d'exploitation agricole ; l'entreprit de faire naître l'ambition dans sa jeune âme, en lui présentant chaque jour le séduisant perspective de la brillante carrière à laquelle son nom et sa fortune lui permettaient d'aspérer. Vains efforts, la nature réveuse et inquiète de Franz, un moment refoulée, reprit bientôt le dessus.

Un soir, après s'être promené pendant une après-midi entière sous les rayons du soleil d'aout, il s'assit harassé et poudréux à l'ombre d'un grand chêne, près d'une fontaine rustique, où il se rafraîchissait le visage et les mains. Il entendait dans le lointain les rires joyeux des enfants et des jeunes filles d'un village peu éloigné. Les bruits revenant des prairies, mugissaient par intervalles, la cigale chantait, le coulis faisait entendre sa note plaintive : cette symphonie de la nature heureuse endormit doucement le jeune comte et il fut bercé par un rêve, où toutes ses aspirations étaient enfin satisfaites.

Il vit... la femme aimée. Elle se pencha sur lui, sa bouche lui effleura

le front, son haleine lui agita les cheveux de fatigue, hâve et pâle, l'œil brillant de fièvre, écoutant avec des battements de cœur les huiles vois du soir dans la campagne endormie.

Il se réveilla brusquement et fit quelques pas les mains étendues, comme pour saisir l'apparition fugitive.

Une jeune paysanne puisait de l'eau à la fontaine. En apercevant un homme marcher vers elle, elle eut peur, jeta un cri et voulut fuir.

Mais Franz éperdu, suppliant, s'arrêta soudain. Il venait de la reconnaître, et il courba le genou pour qu'elle n'eût pas peur de lui.

Elle parut se rassurer un peu, sourit, et tout en jetant encore autour d'elle un regard craintif, elle fit un pas vers ce inconnu qui la contemplait avec tant de tendresse et semblait devenu si respectueux.

Elle portait le costume des frontières de Bohême : caquet de drap rouge écarlate orné de paillettes d'or, chemisette de toile blanche plissée sur la poitrine et décolletée carrément à la mode italienne, jupon court et bas à coins brodés. Jamais costume plus pittoresque ne fut porté plus gracieusement. Cette femme était modelée comme une statue antique ; pas une ligne qui ne fût parfaite en elle de la tête aux pieds ; tout son corps paraissait onduler.

Sa figure, d'un ovale très correct avait cette blancheur mate et chaude qui distingue les femmes de l'Orient. La flamme de deux grands yeux noirs animait cette figure d'une expression à la fois ardente et languissante. C'était l'œil de la gazelle plein de feu et plein de douceur.

Les tresses brunes d'une chevelure épaisse et luisante faisaient un cadre l'ébène à ce beau visage digne d'un pinneau du Titien. Le col blanc et pur se détachait avec grâce des épaules arrondies ; ses mains, aux doigts fuselés, terminaient dignement les bras d'une rondure charmante ; enfin le pied, petit, souple et cambré, soutenait une jambe nerveuse et ferme : le ravissement de Franz était complet.

II.

Au costume de cette femme, au caractère particulier de sa beauté, on devinait qu'elle appartenait à cette race de Bohémiens qui, au moyen-âge, sous le nom d'Egyptiens, de Zingari, parcouraient le monde entier et dont quelques individus, laissés de la vie errante s'étaient fixés dans les montagnes de la Bohême, où ils firent leur souche.

Là, ils s'étaient germanisés, mais ils avaient conservé toujours, avec les traditions de leurs pères, le type de leur race et beaucoup de leur caractère.

La jeune fille que le hasard venait de mettre en présence de Franz, le premier moment d'effroi une fois passé, laissa tomber sur lui un regard empreint de commisération pour la souffrance profonde dont il semblait atteint.

Les femmes ont un instinct infail-

On ne peut pas mener lui-même son affaire à fin, est si parfaitement exacte, qu'elle est de tous les pays et de toutes les langues...

De leur côté, les Autrichiens n'étaient pas plus heureux à Burdorf, où l'engagement a duré depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à la nuit...

allemandes amoindrisait beaucoup les dangers de la situation. Lord John Russell s'est montré un peu moins rassuré, dans sa réponse au comte Derby...

me lui. On pouvait craindre, en effet, que l'éloquence parlementaire fût entièrement éteinte, depuis douze ans qu'elle a été mise sous l'éteignoir...

dans l'Assemblée législative, on apporté au conseil législatif, durant la dixième session, avec son certificat de la phase à laquelle ils en étaient parvenus...

tel acte, nippour mon beau frère (M. Harwood est le beau frère d'aujourd'hui de Bellefeuille), ni même pour mon propre frère.

Très Gracieux Souverains, Nous, les très-fidèles et loyaux sujets de Votre Majesté, les Communes du Canada, en parlement réunies, approchons humblement de Votre Majesté pour la féliciter de l'accroissement survenu dans la famille royale par l'heureuse naissance du fils de la Princesse de Galles, et nous prenons très respectueusement la liberté d'exprimer à Votre Majesté toute la joie et la satisfaction que nous éprouvons au souvenir d'un événement arrivé sous des auspices aussi favorables.

Le proverbe espagnol peut s'appliquer à une multitude de cas; nous en choisissons un assez fréquent. On reprochait à un courtisan de parler toujours de lui, de vanter constamment ses services et son mérite.

L'héroïque résistance des Danois va jeter un peu d'eau froide sur l'ébullition triomphale de la presse autrichienne et prussienne. Le Botchschafter de Vienne s'écriait il y a trois jours: "Nous voudrions adresser une instante prière à Messieurs les Danois; ce serait de ne pas battre pacifiquement en retraite et de ne pas évacuer le Schleswig..."

Les débats de l'adresse ont fini là. Ils n'ont pas été aussi longs que chez nous. C'est que les Anglais ont toujours le droit d'interpellation, dont nous sommes privés.

me lui. On pouvait craindre, en effet, que l'éloquence parlementaire fût entièrement éteinte, depuis douze ans qu'elle a été mise sous l'éteignoir...

dans l'Assemblée législative, on apporté au conseil législatif, durant la dixième session, avec son certificat de la phase à laquelle ils en étaient parvenus...

tel acte, nippour mon beau frère (M. Harwood est le beau frère d'aujourd'hui de Bellefeuille), ni même pour mon propre frère.

Très Gracieux Souverains, Nous, les très-fidèles et loyaux sujets de Votre Majesté, les Communes du Canada, en parlement réunies, approchons humblement de Votre Majesté pour la féliciter de l'accroissement survenu dans la famille royale par l'heureuse naissance du fils de la Princesse de Galles, et nous prenons très respectueusement la liberté d'exprimer à Votre Majesté toute la joie et la satisfaction que nous éprouvons au souvenir d'un événement arrivé sous des auspices aussi favorables.

CUISINE ÉTROITE FAIT BÂTIR GRANDE MAISON, OU PETITE CUISINE AGRANDIT LA MAISON.

—La tempérance est tout à la fois un principe de santé et un élément de fortune; les économies les plus réelles et souvent les plus importantes sont celles que l'on fait faire sur les dépenses de chaque jour et notamment sur les dépenses de la table. Cette vérité s'explique encore par les proverbes parallèles: Grasse cuisine de maison ruine; De grasse table à table... Grasse cuisine, maigre testament. (Prov. anglais.) Grasse cuisine, pauvre pour voisin. (Proverbe espagnol.)

Enfin, une troisième et dernière ligne s'étend depuis cette ville, au-dessous de l'Erderberg, jusqu'aux jardins zoologiques. Là, elle se relie aux ouvrages qui s'étendent depuis Huby jusqu'au village de Schuby.

me lui. On pouvait craindre, en effet, que l'éloquence parlementaire fût entièrement éteinte, depuis douze ans qu'elle a été mise sous l'éteignoir...

me lui. On pouvait craindre, en effet, que l'éloquence parlementaire fût entièrement éteinte, depuis douze ans qu'elle a été mise sous l'éteignoir...

dans l'Assemblée législative, on apporté au conseil législatif, durant la dixième session, avec son certificat de la phase à laquelle ils en étaient parvenus...

tel acte, nippour mon beau frère (M. Harwood est le beau frère d'aujourd'hui de Bellefeuille), ni même pour mon propre frère.

Très Gracieux Souverains, Nous, les très-fidèles et loyaux sujets de Votre Majesté, les Communes du Canada, en parlement réunies, approchons humblement de Votre Majesté pour la féliciter de l'accroissement survenu dans la famille royale par l'heureuse naissance du fils de la Princesse de Galles, et nous prenons très respectueusement la liberté d'exprimer à Votre Majesté toute la joie et la satisfaction que nous éprouvons au souvenir d'un événement arrivé sous des auspices aussi favorables.

EXTRAITS.

De la Correspondance du Courrier des Etats-Unis.

Paris, 5 février 1864. Sans tenir compte des demandes de secours présentées par le Danemark et des remontrances presque menaçantes de l'Angleterre, les troupes austro-prussiennes ont franchi l'Eider et sont entrées dans le Schleswig, le 31 janvier, c'est-à-dire cinq ou six jours plus tôt qu'on l'avait annoncé. Cette précipitation avait pour but de profiter du froid pour passer sur les marais et les rivières dont ce pays est sillonné, pendant qu'ils étaient encore gelés. Mais ce calcul a été en partie déçu car le dégel est survenu presque aussitôt.

On s'est demandé, depuis huit jours ce qu'allait faire l'Angleterre en présence du peu de cas que l'Allemagne a tenu de ses protestations. Le Morning Post et le Daily News, qui passent pour réfléchir plus ou moins l'opinion de lord Palmerston et du comte Russell, ont tantôt montré une résignation pacifique à subir cet affront, tantôt juré qu'il en serait tiré une réparation éclatante. Le départ d'une escadre pour la Baltique était annoncé, puis démenti. Ces fluctuations nous révélaient tout l'embarras du cabinet, qui se sentait amoindri, déconseillé et en dehors, s'il n'agissait pas, et qui n'a pu obtenir de la reine la permission d'agir. On sait aujourd'hui que l'Allemagne a emporté sur le Danemark dans l'esprit et le cœur de la reine Victoria qui n'a, d'un côté, qu'une belle-fille, et de l'autre deux gendres, plus une sœur consanguine mariée au duc d'Angensteinbourg. Le souvenir du prince Albert est sur tout ce qui a conquis sa veuve à l'Allemagne et on assure qu'elle a déclaré à lord Palmerston "qu'elle aimerait mieux abdiquer que de faire la guerre à la Prusse."

me lui. On pouvait craindre, en effet, que l'éloquence parlementaire fût entièrement éteinte, depuis douze ans qu'elle a été mise sous l'éteignoir...

me lui. On pouvait craindre, en effet, que l'éloquence parlementaire fût entièrement éteinte, depuis douze ans qu'elle a été mise sous l'éteignoir...

dans l'Assemblée législative, on apporté au conseil législatif, durant la dixième session, avec son certificat de la phase à laquelle ils en étaient parvenus...

tel acte, nippour mon beau frère (M. Harwood est le beau frère d'aujourd'hui de Bellefeuille), ni même pour mon propre frère.

Très Gracieux Souverains, Nous, les très-fidèles et loyaux sujets de Votre Majesté, les Communes du Canada, en parlement réunies, approchons humblement de Votre Majesté pour la féliciter de l'accroissement survenu dans la famille royale par l'heureuse naissance du fils de la Princesse de Galles, et nous prenons très respectueusement la liberté d'exprimer à Votre Majesté toute la joie et la satisfaction que nous éprouvons au souvenir d'un événement arrivé sous des auspices aussi favorables.

Georgina, sa fille unique, le seul être qui ne lui eût jamais souri par intérêt. S'il se montrait ainsi Sore au gain, impitoyable pour ses débiteurs, c'était, disait-il, afin que son enfant fût un jour riche et heureux. On le croyait, et comme Georgina avait su se faire aimer de tous ceux qui l'entouraient, on lui pardonnait presque ou même on favorisait sa conduite.

On s'est demandé, depuis huit jours ce qu'allait faire l'Angleterre en présence du peu de cas que l'Allemagne a tenu de ses protestations. Le Morning Post et le Daily News, qui passent pour réfléchir plus ou moins l'opinion de lord Palmerston et du comte Russell, ont tantôt montré une résignation pacifique à subir cet affront, tantôt juré qu'il en serait tiré une réparation éclatante.

me lui. On pouvait craindre, en effet, que l'éloquence parlementaire fût entièrement éteinte, depuis douze ans qu'elle a été mise sous l'éteignoir...

me lui. On pouvait craindre, en effet, que l'éloquence parlementaire fût entièrement éteinte, depuis douze ans qu'elle a été mise sous l'éteignoir...

dans l'Assemblée législative, on apporté au conseil législatif, durant la dixième session, avec son certificat de la phase à laquelle ils en étaient parvenus...

tel acte, nippour mon beau frère (M. Harwood est le beau frère d'aujourd'hui de Bellefeuille), ni même pour mon propre frère.

Très Gracieux Souverains, Nous, les très-fidèles et loyaux sujets de Votre Majesté, les Communes du Canada, en parlement réunies, approchons humblement de Votre Majesté pour la féliciter de l'accroissement survenu dans la famille royale par l'heureuse naissance du fils de la Princesse de Galles, et nous prenons très respectueusement la liberté d'exprimer à Votre Majesté toute la joie et la satisfaction que nous éprouvons au souvenir d'un événement arrivé sous des auspices aussi favorables.

La Gazette de Sorel.

Samedi matin 27 Février 1864.

LA CHAMBRE.

Durant la présente session, La Gazette de Sorel tiendra ses lecteurs au courant de ce qui se passera d'intéressant au siège du Parlement. Toutes les questions publiques seront examinées avec impartialité et l'on rendra compte des principaux débats.

NOUVELLES DU PARLEMENT.

Séance de Lundi. L'hon. J. S. Macdonald, secondé par l'hon. M. Dorion, demande la permission de présenter, pro forma, un bill pour l'administration du serment d'office des juges de paix de cette province. — seconde lecture, de lundi en huit jours.

La Gazette de Sorel.

Samedi matin 27 Février 1864.

LA CHAMBRE.

Durant la présente session, La Gazette de Sorel tiendra ses lecteurs au courant de ce qui se passera d'intéressant au siège du Parlement. Toutes les questions publiques seront examinées avec impartialité et l'on rendra compte des principaux débats.

NOUVELLES DU PARLEMENT.

Séance de Lundi. L'hon. J. S. Macdonald, secondé par l'hon. M. Dorion, demande la permission de présenter, pro forma, un bill pour l'administration du serment d'office des juges de paix de cette province. — seconde lecture, de lundi en huit jours.

La Gazette de Sorel.

Samedi matin 27 Février 1864.

LA CHAMBRE.

Durant la présente session, La Gazette de Sorel tiendra ses lecteurs au courant de ce qui se passera d'intéressant au siège du Parlement. Toutes les questions publiques seront examinées avec impartialité et l'on rendra compte des principaux débats.

NOUVELLES DU PARLEMENT.

Séance de Lundi. L'hon. J. S. Macdonald, secondé par l'hon. M. Dorion, demande la permission de présenter, pro forma, un bill pour l'administration du serment d'office des juges de paix de cette province. — seconde lecture, de lundi en huit jours.

La Gazette de Sorel.

Samedi matin 27 Février 1864.

LA CHAMBRE.

Durant la présente session, La Gazette de Sorel tiendra ses lecteurs au courant de ce qui se passera d'intéressant au siège du Parlement. Toutes les questions publiques seront examinées avec impartialité et l'on rendra compte des principaux débats.

NOUVELLES DU PARLEMENT.

Séance de Lundi. L'hon. J. S. Macdonald, secondé par l'hon. M. Dorion, demande la permission de présenter, pro forma, un bill pour l'administration du serment d'office des juges de paix de cette province. — seconde lecture, de lundi en huit jours.

pour nous une raison de tenter une entreprise que nous désirerions...

"L'Ordre" vs. le rep. by pop.

Notre confrère de L'Ordre reproduit le texte de la déclaration que M. McDougall a répétée...

Nous ferons observer à notre judicieux confrère, qu'en ré-examinant attentivement le texte de la déclaration de M. McDougall...

La déclaration de M. McDougall ne signifie rien autre chose. Elle ne fait d'ailleurs que confirmer nos propres dires.

En effet, si notre confrère veut rappeler ses souvenirs, il admettra que nous avons toujours dit que la politique du ministère actuel nous conduisait au rep. by pop.

La déclaration de M. McDougall ne fut aujourd'hui que confirmée par ce qu'il a dit. Pour ces raisons, nous espérons que notre confrère ne nous range pas au nombre des prophètes de malheur.

La déclaration de M. McDougall ne fut aujourd'hui que confirmée par ce qu'il a dit.

Discours royal d'ouverture de la session du Parlement anglais, lu par les commissaires royaux.

Mylords et Messieurs, Nous avons l'honneur de vous donner l'assurance que Sa Majesté éprouve une grande satisfaction en recourant de nouveau à l'aide et à l'assistance de son Parlement.

Cet événement a provoqué, de la part de son peuple fidèle, de nouvelles démonstrations d'attachement et de dévouement à sa personne et à sa famille.

L'état des affaires sur le continent de l'Europe a été la cause d'une grande anxiété pour la Reine. La mort du feu roi de Danemark a provoqué l'application immédiate des stipulations du traité de mai 1852.

Ce traité proclamait qu'il importait à la préservation de l'équilibre du pouvoir et de la paix de l'Europe, que l'intégrité de la monarchie danoise fût maintenue, et que les divers territoires qui ont été jusqu'ici sous le sceptre du roi de Danemark...

magne et le Danemark, et d'avertir des dangers qui pourraient résulter du commencement de la guerre dans le Nord de l'Europe.

Sa Majesté continuera ses efforts dans l'intérêt de la paix. Les meurtres barbares et les cruelles violences commises dans le Japon sur des sujets de la Reine, ont rendu nécessaire que des réclamations fussent adressées au gouvernement japonais et aux daimios dont les vassaux s'étaient rendus coupables de ces violences.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove. Le premier pont est à 2 pieds sous l'eau à marée basse.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

On suppose que quelques chauffeurs sont noyés. D'après le rapport d'un passager qui se trouvait sur le pont au moment de l'accident, le Bohemian dépassa la bonée et les passagers crurent que c'était la chaloupe du pilote.

Les malles sauvées sont celle expédiées de Glasgow pour New-York et la Californie avec un sac de journaux pour Boston. On suppose qu'il y avait à bord environ 218 passagers et que l'équipage se composait de 99 hommes.

Notre confrère du Courrier d'Orléans a publié un compte-rendu d'un voyage qu'il a dernièrement fait dans ce District. A propos de St. Ours et de Sorel, le dernier no. du Courrier contient ce qui suit :

La paroisse de St. Ours est située à l'est de la rivière Richelieu, et renferme un magnifique village de 288 habitants, en partie tous artisans. Ce village possède un marché ouvert tous les samedis durant l'hiver, et tous les mardis et samedis durant l'été.

Notre confrère du Courrier d'Orléans a publié un compte-rendu d'un voyage qu'il a dernièrement fait dans ce District.

Un télégramme transmis de Portland hier matin, nous annonce que le Bohemian, capitaine Dutton, a fait naufrage avant-hier au soir, à 8 heures et 7 minutes, sur le récif Maiden, à 8 milles de Portland.

Il y avait à bord 19 passagers de chambre et 199 d'entrepont. On suppose qu'il n'en a été sauvé que 15 à l'exception de quelques passagers de l'entrepont.

Les malles étaient considérées comme perdues. Néanmoins MM. Wolmsley et Bowes, surveillants, sont partis hier matin de Portland pour tâcher de les sauver.

Supposés être sauvés : M. Stewart l'équipage, le capitaine, l'intendant des vivres, l'officier de la malle, l'économiste et le cuisinier en chef et d'autres.

Un remorqueur a été immédiatement envoyé sur la scène du naufrage ; mais il n'était pas encore de retour.

Portland, 23 février, 10 h. A. M.—Tous les passagers de chambre sont sauvés et il n'y a probablement pas plus de 15 à 20 passagers de perdus.

DETAILS PLUS RECENTS. Portland, 23 février.—Le vapeur océanique Bohemian, expédié de Liverpool, a donné contre Melden Rock, à 4 milles du cap Elizabeth, vers 9 heures hier soir.

passagers d'entrepont qui ont périés. La chaloupe No. 2 faillit être submergée par la foule qui s'y précipita et aborda au Cap avec un homme et un enfant morts.

Les passagers de la Ocean House et de l'établissement de pêche ont envoyé de l'assistance aux naufragés. Le Bohemian avait un cargaison de marchandises de soie et d'autres effets pour le Canada et la Province, évaluée à \$1,000,000.

Les passagers étaient au nombre de 200. Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

Le capitaine Borland est arrivé par un remorqueur à 10 heures et a rapporté que le steamer avait sombré dans 4 brasses d'eau, à la hauteur de Broad Cove.

quartiers d'été et d'hiver particulièrement à Sorel. Ici demeure le capitaine J. F. Sincennes, ex-M. P. P. qui, est nous croyons le président de cette société, ainsi que l'hon. J. J. Laberge aussi bien connu par ses talents oratoires que par son intégrité et son impartialité comme juge.

Nous croyons maintenant avoir donné un rapport assez complet d'un voyage fait à la course et écrit au vol d'oiseau.

Nos lecteurs du Haut-Canada qui n'ont point visité ces lieux nous en sauront gré, nous l'espérons dans l'intérêt du sujet que nous avons traité sinon avec habileté, du moins avec la certitude d'avoir rempli notre devoir impartialement envers chacune des localités et un chacun.

Conseil de Ville.

A une assemblée du 15 courant la motion suivante a été adoptée.

Motion de conseiller Hayden, secondé par conseiller Drolet, résolu : Que le Sec. Tres. ait instruction de préparer un Etat démontrant de quelle manière l'Empirum Municipal, de \$20,000, a été employé et dépensé; lequel Etat devra être produit à la prochaine séance, ensemble avec copis des divers actes de conventions au sujet des travaux faits à même le dit montant.

L'extrait suivant du Canadien renferme des vérités que nous abandonnons à la méditation de ceux qui, avant tout, sont nationaux.

Le "Pays" a servi d'organe complaisant et fielle à toutes les entreprises et les théories de ses amis; M. Dorion n'a jamais hésité à accepter la solidarité, et à suivre les plus exaltés de ses partisans jusqu'où ils ont bien voulu le mener. Il n'a jamais reculé devant la perspective de dépasser son caractère calme et sensé dans des pages trop-élogieuses de la raison qu'il habitait quelques-uns de ses amis.

Il y a cependant une distinction importante à faire dans la docilité de M. Dorion envers ses amis; c'est que cette docilité ne s'étend qu'aux entreprises, et qu'au sujet d'œuvres nationales, elle cesse. M. Dorion a parcouru en tous sens la route, souvent bien rude pour un homme raisonnable, de la démocratie, mais il ne s'est jamais ou presque jamais compromis envers notre nationalité; il est impossible de citer de lui une seule déclaration nationale, une seule effusion patriotique. Il ne laisse entrainer par tous les courants démocratiques; mais il se donne bien garde de se compromettre envers la nationalité. Il est évident qu'ainsi que ses principaux amis, il prend ses précautions pour l'avenir et qu'il ne veut pas qu'on puisse lui reprocher lorsqu'il traitera de violer ses serments passés.

Il y a, à coup sûr, dans le parti démocratique, parmi les partisans, une majorité d'hommes attachés à nos institutions religieuses et nationales, qui regrettent amèrement en secret la défection patriotique et les doctrines perverses de leurs chefs, qui ne sont pas sans inquiétudes sur les projets qu'ils nourrissent pour l'avenir et qui ne leur prêtent pas sans remords un appui et des forces dont ils se serviraient peut-être plus tard contre nos plus chers intérêts. Cette majorité honnête voudrait bien rassurer le pays et se rassurer elle-même sur des intentions coupables qui se font jour à tout instant; elle voudrait bien pouvoir ramener ses chefs dans l'enceinte nationale, leur faire accepter sans arrière pensée la grande institution sociale et politique aussi bien que religieuse sur laquelle notre avenir doit s'appuyer à l'exemple de notre passé; mais elle n'y peut réussir. Les chefs éludent sans cesse les professions de foi, les engagements nationaux, ou toujours si bien disposés à accepter la responsabilité des écarts démocratiques. Ils refusent à leurs partisans modérés toutes les satisfactions qu'ils accordent à leurs partisans extrêmes.

Nous comprenons d'autant mieux ce qu'il est de difficile et de pénible la situation des démocrates nationaux et religieux, au milieu d'un parti qui n'est ni national ni religieux que nous-mêmes nous avons passé par près par lui. Si nous dénonçons aujourd'hui aussi énergiquement les mauvaises tendances et les arrière-pensées des meneurs démocrates, c'est que nous avons tout fait pour les amener à y renoncer, c'est que nous avons épuisé envers eux la complaisance et la patience. Nos adversaires affectent aujourd'hui de nous considérer comme l'ancien régime démocratique, et pour donner à notre conduite des apparences d'inconsistance, nous ils n'ont jamais considéré comme démocrates ni le "Canadien" ni l' "Ordre". Nous n'osons agiter de concert avec eux, lorsque nous sommes alors à leurs yeux que des alliés utiles, mais fort suspects, attachés de modération et de préjugés nationaux, dont on se servait par conséquent ne pouvait s'en passer, mais qu'on avait bien l'intention d'écartier plus tard. Seulement on a mal choisi le moment, et on nous a trahis trop tôt, avant d'avoir assez de force pour se passer de nous. Lorsque nous avons brisé avec le parti démocratique nous n'avons pas eu à nous séparer d'un parti auquel nous appartenions, mais à rompre une alliance dont nous avions appris à la pratiquer à notre connaissance et dans le danger.

Horrible tragédie.—Un voyageur récemment revenu d'une excursion à 350 milles à l'Est des Montagnes Rocheuses, M. John Giscoome, fait un récit saisissant de la fin dramatique de trois Canadiens qui avaient entrepris d'aller par terre au Caribou. Deux frères, Gilbert et Thomas Rennie, arrivèrent en décembre 1862, au fort George, exténués par les privations; Thomas avait les pieds couverts de crevasses causées par le froid. Ils annoncèrent que trois de leurs compagnons, ne pouvant plus les suivre, étaient restés sur un rocher avec dix jours de provisions et devaient être morts sans doute, car il y avait 25 jours qu'ils les avaient abandonnés. Deux Indiens furent expédiés à la recherche, mais revinrent quelques heures plus tard, le froid étant trop rigoureux pour qu'ils s'aventurassent plus loin. Les deux Rennie vinrent à la cabane de M. Giscoome, où quatre Indiens arrivèrent presque en même temps. Un des deux frères, qui parlait français les interrogea, mais ne put en obtenir aucun renseignement sur le sort des trois Canadiens. Les Indiens repartirent le lendemain, annonçant qu'ils retournaient sur les bords du lac où était établi leur tribu, mais en réalité on l'a su plus tard, pour aller à la découverte, en profitant des informations qu'ils avaient obtenues.

Dans le contrat de mars suivant on apprit en effet au fort George que les quatre Indiens avaient trouvé le campement des Canadiens et qu'à cette époque, deux de ceux-ci étaient encore vivants. Ils avaient tué le troisième, William Rennie, frère de Gilbert et de Thomas, l'avaient mangé et en dévorèrent encore les débris crus quand ils furent découverts. Les Indiens voulaient entrer en relation avec eux et allumer du feu, sans aucun doute dans le but de les surprendre et de s'approprier leurs dépouilles, après les avoir massacrés; mais les deux malheureux affamés les menacèrent de leurs pistolets et les empêchèrent de s'approcher.

Quelques temps après que ces détails furent arrivés au fort George, d'agriculteur. Ce volume devrait être dans toutes les écoles qui ont une classe anglaise.

Nos remerciements à J. Perreault, Ecr., M. P. P. pour l'envoi de documents parlementaires ainsi que pour sa brochure intitulée: "Exploitation du Lac St. Jean." Nous en rendrons compte plus tard, n'ayant pas encore eu le loisir de lire ce complet rendu.

SINGULIER PRÉSENTIMENT.—Une femme de Johnston (Etat de New-York) avait été prévenue par une vision de l'époque où elle devrait mourir. Pénétrée de cette idée, et le temps était arrivé, elle fit à quelques jours, tous ses préparatifs pour le grand voyage. Elle voulait, avant tout, laisser sa maison en ordre et partir sans léguer d'embaras à ceux qui devaient survivre. En conséquence, elle a passé ses derniers jours à laver la maison et le linge, à ranger les armoires, à prévoir les besoins de chacun et à y faire face; puis, le soir, elle a suspendu ses vêtements dans un endroit secret comme si elle ne devait plus s'en servir et s'est couchée en priant Dieu. Le lendemain matin on l'a trouvée morte dans son lit.

Les exercices de la neuvième catéchetique hier soir, par un Tr. Deum solennel, à la Cathédrale de Trois-Rivières. Durant toute cette neuvième, une foule considérable et recueillie s'est pressée dans l'enceinte du vaste temple pour entendre les exhortations de MM. les grands-révères Caron et Lafleche. Nous prions dire que jamais ces deux grands orateurs ne nous ont paru à la hauteur de la situation autant que durant cette neuvième, qui laissera des souvenirs ineffaçables dans le cœur de ceux qui ont eu le bonheur d'y assister.—L'Ére-Nous-elle.

VERS UN SINGULIER PRÉSENTIMENT.—Vers le milieu de l'année dernière, rapporte le Courrier du Havre, on vit rentrer à Cardiff le navire Usk, qui en était parti six mois auparavant pour le Chili. Le navire était en bon état; aucune cause matérielle ne l'avait empêché d'achever son voyage; et pourtant il revenait à son point de départ avec sa cargaison. Le capitaine racontait, pour expliquer sa conduite étrange, que, sur le point de doubler le cap Horn, il avait eu une vision qui lui enjoignait de rebrousser chemin s'il ne voulait périr avec son vaisseau. Il avait vu, dans cet avertissement surnaturel, un ordre de Dieu, et était revenu en Angleterre plutôt que de l'entreprendre.

Lorsqu'il en donna l'ordre à l'équipage, ses hommes le crurent non plus sûr, car il ne leur avait jamais, mais fou. Ils murmuraient; et le second voulait prendre la direction du navire, mais le capitaine le fit mettre aux fers pour rébellion et revint en Angleterre malgré toutes les réclamation.

La suite de l'enquête ordonnée sur ces faits par le bureau de commerce, le diplôme de capitaine au long cours fut retiré à ce marin superstitieux, et le navire repartit pour sa destination première, sous les ordres d'un autre capitaine.

Aujourd'hui, une dépêche du consul anglais de Coquimbou annonce que le navire Usk a été la proie des flammes pendant la traversée de Swansea à Lussac.

Le 16 novembre, vers trois heures de l'après-midi, le feu s'était déclaré à bord. Après des efforts infructueux pour se rendre maître de l'incendie, l'équipage dut chercher un refuge dans les chaloupes et s'éloigner au plus vite du vaisseau dont la perte était imminente. Deux heures après, une violente explosion, par quatre barils de poudre que transportait le bâtiment, se fit entendre et tout disparut dans les flots.

Le lieutenant, un passager et six hommes de l'équipage furent recueillis par un navire et arrivèrent sains et saufs à Coquimbou. Quant au capitaine, il fut gagné Caldera, où il arriva avec le reste de ses hommes.

On ne sait à quelle cause attribuer ce funeste accident, qui réalise d'une manière si malheureuse les étranges prévisions du premier capitaine.

Horrible tragédie.—Un voyageur récemment revenu d'une excursion à 350 milles à l'Est des Montagnes Rocheuses, M. John Giscoome, fait un récit saisissant de la fin dramatique de trois Canadiens qui avaient entrepris d'aller par terre au Caribou.

Deux frères, Gilbert et Thomas Rennie, arrivèrent en décembre 1862, au fort George, exténués par les privations; Thomas avait les pieds couverts de crevasses causées par le froid. Ils annoncèrent que trois de leurs compagnons, ne pouvant plus les suivre, étaient restés sur un rocher avec dix jours de provisions et devaient être morts sans doute, car il y avait 25 jours qu'ils les avaient abandonnés.

Deux Indiens furent expédiés à la recherche, mais revinrent quelques heures plus tard, le froid étant trop rigoureux pour qu'ils s'aventurassent plus loin. Les deux Rennie vinrent à la cabane de M. Giscoome, où quatre Indiens arrivèrent presque en même temps.

Un des deux frères, qui parlait français les interrogea, mais ne put en obtenir aucun renseignement sur le sort des trois Canadiens. Les Indiens repartirent le lendemain, annonçant qu'ils retournaient sur les bords du lac où était établi leur tribu, mais en réalité on l'a su plus tard, pour aller à la découverte, en profitant des informations qu'ils avaient obtenues.

Dans le contrat de mars suivant on apprit en effet au fort George que les quatre Indiens avaient trouvé le campement des Canadiens et qu'à cette époque, deux de ceux-ci étaient encore vivants. Ils avaient tué le troisième, William Rennie, frère de Gilbert et de Thomas, l'avaient mangé et en dévorèrent encore les débris crus quand ils furent découverts.

Les Indiens voulaient entrer en relation avec eux et allumer du feu, sans aucun doute dans le but de les surprendre et de s'approprier leurs dépouilles, après les avoir massacrés; mais les deux malheureux affamés les menacèrent de leurs pistolets et les empêchèrent de s'approcher.

Quelques temps après que ces détails furent arrivés au fort George, d'agriculteur. Ce volume devrait être dans toutes les écoles qui ont une classe anglaise.

Nos remerciements à J. Perreault, Ecr., M. P. P. pour l'envoi de documents parlementaires ainsi que pour sa brochure intitulée: "Exploitation du Lac St. Jean." Nous en rendrons compte plus tard, n'ayant pas encore eu le loisir de lire ce complet rendu.

SINGULIER PRÉSENTIMENT.—Une femme de Johnston (Etat de New-York) avait été prévenue par une vision de l'époque où elle devrait mourir. Pénétrée de cette idée, et le temps était arrivé, elle fit à quelques jours, tous ses préparatifs pour le grand voyage.

Elle voulait, avant tout, laisser sa maison en ordre et partir sans léguer d'embaras à ceux qui devaient survivre. En conséquence, elle a passé ses derniers jours à laver la maison et le linge, à ranger les armoires, à prévoir les besoins de chacun et à y faire face; puis, le soir, elle a suspendu ses vêtements dans un endroit secret comme si elle ne devait plus s'en servir et s'est couchée en priant Dieu.

Le lendemain matin on l'a trouvée morte dans son lit.

VERS UN SINGULIER PRÉSENTIMENT.—Vers le milieu de l'année dernière, rapporte le Courrier du Havre, on vit rentrer à Cardiff le navire Usk, qui en était parti six mois auparavant pour le Chili. Le navire était en bon état; aucune cause matérielle ne l'avait empêché d'achever son voyage; et pourtant il revenait à son point de départ avec sa cargaison.

M. Giscoome partit en exploration, et fut découvert dans la direction où il avait dû se passer cette scène. Il interrogea les Indiens des environs, et conclut de leurs réponses qu'il n'y avait eu que deux Canadiens qui étaient restés par eux. Le campement était situé à au moins 50 milles au-dessus du fort George, sur la rivière Salmon; tout ce qui pouvait avoir une valeur ou une utilité quelconque en avait été enlevé. Dans un coin se trouvaient des ossements dont quelques-uns étaient encore ensangantés. Les bouts étaient rouges; c'étaient sans doute les restes de William Rennie. Dans un autre endroit, à quelque distance, gisait un cadavre, dépouillé de ses vêtements, et portant de nombreux coups de hache à la tête et sur diverses parties du corps.

An camp indien, sur le lac voisin, M. Giscoome a vu plusieurs objets provenant du camp; mais il n'a pu obtenir aucun renseignement sur le troisième des trois voyageurs; quelques indices lui ont fait penser que, réduits aux plus affreuses extrémités par le froid et la faim, les deux derniers s'étaient disputés les restes d'une existence conservée jusque-là à un prix si horrible, et que l'un était tombé sous les coups de l'autre. Le dernier survivant enfin, après s'être repus des chairs de son second camarade, avait fait le théâtre d'une scène si abominable, et avait à son tour été victime des bandes indiennes, parmi lesquelles il avait été conduit par le hasard.

LES ÉCRITURES. Les écrivains de journaux qui reproduisent l'annonce ci-dessus, auront droit, pour chaque insertion, à un des sept volumes. Deux insertions, leur donneront droit à deux volumes, et ainsi de suite. Il faudra indiquer l'année du volume que l'on désire avoir.

La collection complète sera donnée à toute personne qui nous transmettra le montant de vingt nouveaux abonnements.

AVIS est par le présent donné qu'environ 90,000 ACRES DE TERRES de la Couronne, dans les Townships de Miramont et Wolwin, Comtés de Compton et Beaufort, A. E. sont offerts en vente à ceux qui y sont établis ou qui ont l'intention de le faire, et après le vingt-cinquième jour de Février prochain.

Pour particulaire s'adresser à l'agent de la localité WM. FAREWELL, Esq. à ROBINSON C. E.

ANDREW RUSSELL, Assistant Commissaire 15 Janvier 1864—1864.

PERDU. Mercredi, le 11 courant un PORTEMANTEAU en TAPIS, Entre Maskinongé et Sorel. Ceux qui le rapportent ou en donneront connaissance au bureau de la Gazette seront généreusement récompensés. Sorel 20 Fvr. 1864.—2i

LA REVUE CANADIENNE. RECUEIL périodique de Littérature canadienne et d'Apologues chrétiens, publié sous la direction d'un Comité de Directeurs et avec la collaboration d'écrivains les plus marquants tant laïques qu'ecclésiastiques.

25 ou vers le 25 de chaque mois par livraisons de 64 pages, grand format, AVEC COUVERTURE.

La première livraison a paru le 26 JANVIER COURANT. Elle renferme plusieurs chapitres du célèbre roman canadien, en parties inédites. Une de nos plus belles romans, "Le travail du Roy", par M. A. M. L. et le "Religieux", par M. A. Proulx. (un Article Bibliographique "Souvenirs de Voyage" par Napoléon Bonaparte, et une Revue Littéraire" par J. J. Roy.)

Prix d'abonnement \$2.00 par an ou \$1.00 tous les six mois, invariablement payable d'avance, après la première livraison.

On s'abonne à MONTREAL, chez les Libraires canadiens et aux Bureaux de l'Éditeur, E. Senechal. Toute personne envoyant dix abonnements ou la somme de \$20 recevra en prime la REVUE CANADIENNE pendant un an.

N. B.—L'Éditeur prie tous les journaux français qui ont bien voulu accueillir l'entreprise, de vouloir bien publier l'annonce ci-dessus, à un certain nombre de fois, dans l'intérêt de la littérature canadienne; et d'agréer par avance l'expression de sa reconnaissance.

E. SENECHAL, Propriétaire-Éditeur, Rue St. Vincent, No. 3. Montréal, 28 Juv.

E. C. ALLEN, Teacher ST. LAWRENCE CLASSICAL AND COMMERCIAL BOARDING SCHOOL. Terms—Regular Boarders, \$20 par month Half-Day, \$10 per quarter PAYABLE QUARTERLY IN ADVANCE. Sorel 20 Fvr. 1864.

DAVID FINLAY TABLET, VIS-A-VIS LE MAGASIN DE Sorel, 17 Juin 1862.

Journal de l'Instruction Publique et Journal de Education. L'abonnement à chacun de ces journaux est d'un ANNEE par année et d'un cent seulement pour les Instituteurs et pour les Instituteurs. Ces journaux s'occupent aussi de science et de littérature et contiennent un résumé de tous les événements de chaque mois. Ils ont été mentionnés avec éloges par le jury du département de l'Éducation, à l'Exposition de Londres, en 1862, et il a été accordé une médaille d'OR pour leur rédaction.

On peut se procurer au Département de l'Instruction Publique du Bas-Canada, la collection complète pour les prix suivants: Chaque volume cartonné en papier se vend \$1.00, ébène cartonné en toile avec vignette en or sur plat, \$1.25; les deux journaux, français et anglais, cartonnés ensemble \$2. La collection complète de l'un ou de l'autre journal, format 8 volumes, se donne pour \$7; aux instituteurs, moitié prix, et aux Collèges, Académies, Institutions littéraires et aux Bibliothèques de Paroisse \$5. Ceux qui désirent se procurer des collections complètes feront bien de s'adresser de suite au Bureau de l'Éducation, où il n'y en a plus qu'un petit nombre de stocks, l'année 1857 étant presque épuisée.

Le journal français a publié 3,000 exemplaires le journal anglais à 1500. Ils ont l'un et l'autre une circulation à peu près uniforme dans tout le Bas-Canada, et un grand nombre d'exemplaires s'exportent à l'étranger.

On ne publie que des annonces qui ont rapport à l'Instruction Publique, aux lettres ou aux beaux-arts. Le prix des annonces est de 7 centins par ligne pour la première insertion et de 5 centins pour chaque insertion subséquente.

AVIS est par le présent donné qu'environ 90,000 ACRES DE TERRES de la Couronne, dans les Townships de Miramont et Wolwin, Comtés de Compton et Beaufort, A. E. sont offerts en vente à ceux qui y sont établis ou qui ont l'intention de le faire, et après le vingt-cinquième jour de Février prochain.

Pour particulaire s'adresser à l'agent de la localité WM. FAREWELL, Esq. à ROBINSON C. E.

ANDREW RUSSELL, Assistant Commissaire 15 Janvier 1864—1864.

PERDU. Mercredi, le 11 courant un PORTEMANTEAU en TAPIS, Entre Maskinongé et Sorel. Ceux qui le rapportent ou en donneront connaissance au bureau de la Gazette seront généreusement récompensés. Sorel 20 Fvr. 1864.—2i

LA REVUE CANADIENNE. RECUEIL périodique de Littérature canadienne et d'Apologues chrétiens, publié sous la direction d'un Comité de Directeurs et avec la collaboration d'écrivains les plus marquants tant laïques qu'ecclésiastiques.

25 ou vers le 25 de chaque mois par livraisons de 64 pages, grand format, AVEC COUVERTURE.

La première livraison a paru le 26 JANVIER COURANT. Elle renferme plusieurs chapitres du célèbre roman canadien, en parties inédites. Une de nos plus belles romans, "Le travail du Roy", par M. A. M. L. et le "Religieux", par M. A. Proulx. (un Article Bibliographique "Souvenirs de Voyage" par Napoléon Bonaparte, et une Revue Littéraire" par J. J. Roy.)